
Ludovic Cailluet, Yannick Lemarchand, Marie-Emmanuelle Chessel (dir.), *Histoire et sciences de gestion*

Paris, Vuibert, coll. « Fnege », 2013

Olivia Chambard



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/6590>

DOI : 10.4000/travailemloi.6590

ISSN : 1775-416X

Éditeur

DARES - Ministère du Travail

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2015

Pagination : 71-72

ISSN : 0224-4365

Référence électronique

Olivia Chambard, « Ludovic Cailluet, Yannick Lemarchand, Marie-Emmanuelle Chessel (dir.), *Histoire et sciences de gestion* », *Travail et Emploi* [En ligne], 141 | janvier-mars 2015, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/travailemloi/6590> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/travailemloi.6590>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Direction de l'animation de la recherche, des études et des statistiques (Dares)

Ludovic Cailluet, Yannick Lemarchand, Marie-Emmanuelle Chessel (dir.), *Histoire et sciences de gestion*

Paris, Vuibert, coll. « Fnege », 2013

Olivia Chambard

RÉFÉRENCE

Ludovic Cailluet, Yannick Lemarchand, Marie-Emmanuelle Chessel (dir.), *Histoire et sciences de gestion*, Paris, Vuibert, coll. « Fnege », 2013, 218 p.

- 1 Codirigé par deux gestionnaires et une historienne, *Histoire et sciences de gestion* est un ouvrage collectif issu d'une rencontre organisée par la Fnege¹ dans le but de stimuler le dialogue entre les deux disciplines. Abordant des questions tant épistémologiques que méthodologiques, alternant considérations théoriques et évocations de recherches empiriques, les différentes contributions proposent des pistes pour surmonter les obstacles potentiels qui limitent, notamment en France, la collaboration entre les sciences de gestion et l'histoire. D'après les auteurs, les deux disciplines s'ignorent en effet trop souvent, voire se méfient l'une de l'autre. Depuis les années 1960 et le retentissement dans le champ de la gestion des travaux de l'historien américain Alfred Chandler, les contacts sont restés ponctuels. Ce fructueux début a en effet vu les deux disciplines diverger notamment parce qu'il n'existe pas, comme aux États-Unis, d'institutions reconnues regroupant les historiens des affaires. Deux points de rencontre principaux apparaissent pourtant, qui affleurent de manière transversale dans l'ouvrage.
- 2 La première « intersection créatrice » – pour reprendre l'expression de Ludovic Cailluet et Yannick Lemarchand dans l'introduction – entre la gestion et cette branche de

l'histoire qu'on appelle histoire de l'entreprise ou histoire des affaires, est leur objet commun qu'est l'*entreprise*. Si les différentes spécialités des sciences de gestion se sont développées au cours du xx^e siècle autour des fonctions de l'entreprise², cette dernière n'est, pour les historiens, qu'un objet parmi d'autres et *a priori* pas le plus noble. La question des apports réciproques de la gestion et de l'histoire se pose dès lors qu'un chercheur de l'une ou de l'autre discipline s'intéresse à l'entreprise dans une perspective historique.

- 3 Un second point de rencontre est celui de l'apport de l'*histoire comme méthode* : autrement dit, ce que la méthode historique peut avoir d'heuristique pour les sciences de gestion en général (et pas seulement dans le cas d'une recherche portant sur l'histoire d'entreprise). Les rapports interdisciplinaires sont alors envisagés dans le sens unique des apports méthodologiques de l'histoire à la recherche en gestion.
- 4 Ces deux dimensions sont ici traitées du point de vue des gestionnaires (six contributions) et des historiens (deux contributions). Ce déséquilibre conduit à situer l'ouvrage sur le terrain de la gestion et à poser principalement la question de la pertinence et de la légitimité de la mobilisation de l'histoire : discipline à la fois plus académique et qui a tendance à faire preuve d'une plus grande distance critique que la gestion, l'histoire est considérée par cette dernière comme trop descriptive et trop peu théorique.
- 5 Après une introduction qui retrace l'histoire du dialogue entre les deux disciplines, notamment relancé en France par un dossier paru dans la *Revue française de gestion* en 1988, l'ouvrage se divise en deux parties intitulées « L'esprit d'une rencontre » et « Un dialogue en action ».
- 6 La première partie se compose de quatre chapitres qui évoquent différents apports possibles de l'histoire à la gestion, la relation inverse n'étant évoquée que de manière plus allusive. Dans le premier chapitre, l'historien Patrick Fridenson, figure de l'histoire d'entreprise en France, insiste sur l'importance de l'histoire pour la gestion, non seulement comme temporalité ou détour par le passé, mais aussi en tant que discipline des sciences sociales. Il note que la première peut apporter à la seconde « des outils critiques [...] pour comprendre et pour agir » et également l'aider à « dépasser le sentiment d'inédit ou de nouveauté qui tente souvent les gestionnaires » (p. 29). Les trois autres chapitres, commis par des gestionnaires, proposent plusieurs axes de réflexion sur les apports de l'histoire à la gestion, que ce soit de manière théorique (chapitres 2 et 4) ou sur l'objet particulier qu'est la culture d'entreprise (chapitre 3). Matthias Kipping et Behül Üsdiken retracent ainsi l'histoire conflictuelle des rapports entre les deux projets scientifiques, les raisons épistémologiques et institutionnelles des divergences qui n'ont fait que s'accroître depuis l'ouvrage de Chandler, mais aussi les pistes de convergence aujourd'hui repérables. Henri Zimnovitch, pour sa part, insiste (comme P. Fridenson) sur la vision critique que l'histoire peut apporter, tout en refusant toute opposition entre le savoir et l'action ainsi que l'idée que la gestion devrait renoncer à sa visée pratique. Éric Godelier, enfin, montre comment la « culture d'entreprise » est un objet qui se prête particulièrement bien aux dialogues, non seulement entre la gestion et l'histoire mais avec les autres sciences sociales telles que l'économie, l'anthropologie, la sociologie.
- 7 La seconde partie de l'ouvrage donne à voir une recherche en actes, opérant des croisements disciplinaires. L'historienne Marie-Emmanuelle Chessel³ procède d'abord à une analyse socio-historique de la Fnege, organisme qui a joué un rôle majeur dans la

structuration d'un enseignement de la gestion en France au tournant des années 1960-1970. Elle montre comment elle est devenue une « véritable organisation » indépendante après être née à l'intersection de trois projets contradictoires, portés respectivement par les champs patronal, universitaire et technocrate. Le gestionnaire L. Cailluet étudie ensuite comment les expériences d'investissements menées par trois entreprises françaises (Péchiney, RVI et Pierre Fabre) aux États-Unis entre 1960 et 2010, mettent en lumière le rôle crucial des acteurs qui jouent le rôle d'intermédiaires culturels. Enfin, deux gestionnaires, Y. Lemarchand et H. Zimnovitch, présentent une recherche sur la fixation des prix de cession interne, à partir d'une étude longitudinale de la stratégie d'un grand groupe métallurgique et minier français entre 1854 et 1919. Ces trois contributions donnent à voir des manières « d'interroger le matériau historique dans une optique gestionnaire » (Y. Lemarchand et H. Zimnovitch, p. 171). Enfin, le dernier chapitre, plus court, est un peu à part : Y. Lemarchand y donne des conseils méthodologiques et pratiques à destination de ses collègues tentés par la recherche historique mais inexpérimentés dans le travail archivistique. Notons qu'il aurait été intéressant que cette seconde partie propose des recherches conduites conjointement par des gestionnaires et des historiens... mais peut-être sont-elles trop rares ?

- 8 Ce livre constitue une démarche stimulante pour tenter de renouer le dialogue entre deux disciplines qui s'ignorent (une telle ignorance est d'ailleurs assez répandue entre les différentes disciplines des sciences sociales qui se sont largement construites les unes contre les autres).
- 9 La dimension la plus intéressante de l'ouvrage est ce que cette réflexion sur le dialogue interdisciplinaire nous dit d'une discipline récente comme la gestion (dont il est ici davantage question que de l'histoire). Le débat sur le recours à l'histoire pose la question du statut épistémologique d'une discipline se situant, comme l'écrit H. Zimnovitch (pp. 103-106), entre l'art, la science et la technologie, au confluent des sciences humaines et des sciences de la nature (avec même parfois une certaine dérive scientiste) tout en comportant une dimension prescriptive. La mobilisation de l'histoire peut-elle contribuer à l'académicisation d'une discipline jeune, qui cherche encore sa place entre pôle spirituel ou intellectuel et pôle temporel⁴ ? Utiliser l'histoire, comme technique (par exemple, mener un travail sur archives dans les règles de l'art) ou comme forme de questionnement, permet ainsi, selon les auteurs du livre, aux chercheurs en gestion d'intégrer une « conscience de la temporalité » (introduction, p. 4), que leurs recherches portent ou non sur des objets historiques. É. Godelier montre notamment comment la prise en compte de l'histoire longue de l'entreprise permet de redonner de l'épaisseur à un concept aussi galvaudé que celui de « culture d'entreprise ». L'histoire ne se fait plus alors simple fournisseur de cas à étudier ou à enseigner, mais devient partie intégrante de la pratique normale des sciences de gestion. Elle leur apporte savoirs positifs, méthodes, concepts, et surtout une dimension critique⁵ qui leur fait parfois défaut, sans pour autant qu'elles aient à renoncer à leur vocation utilitaire, constitutive de leur existence et revendiquée même au sein du pôle le plus intellectuel de la gestion, largement représenté ici.
- 10 Est également posée, en filigrane, la question des objets (légitimes) de la science historique. Les auteurs (introduction et chapitre 1) nous expliquent que le tournant impulsé par l'École des annales, puis le développement plus récent de travaux faisant varier les échelles d'analyse⁶, ont favorisé l'intérêt de l'histoire pour un objet comme

l'entreprise, et même pour la prise en compte de ce qui se passe au sein de cette dernière comme les questions d'organisation ou de stratégie. Mais ces objets restent néanmoins entachés d'une relative indignité dans le champ de l'histoire et suspectés de conduire à un possible mélange des genres (hagiographie d'entreprise, conseil, etc.). Seule une frontière marquée avec les méthodes et les objets de la gestion pourrait alors légitimer l'histoire des affaires comme démarche scientifique et écarter tout soupçon de normativité à son égard. Mais historiens et gestionnaires soulignent pourtant dans l'ouvrage, de manière convaincante, les profits que pourraient tirer les premiers à mieux intégrer certains concepts de la gestion, que ce soit à un premier niveau afin de simplement avoir une compréhension plus fine des objets étudiés (une maîtrise approfondie de la comptabilité peut par exemple être pertinente quand on s'intéresse à l'histoire d'entreprise) ou, à un second niveau, afin d'éviter le travers (trop) descriptif ou monographique de l'histoire d'entreprise qui se résume parfois à juxtaposer l'histoire d'entreprises isolées. Où l'on retrouve ici des débats classiques qui ont cours entre l'histoire et les sciences sociales...

- 11 Cet ouvrage offre une synthèse tout à fait intéressante, même si une conclusion générale aurait été utile afin de reprendre les principaux axes de réflexion dégagés dans des contributions qui apparaissent quelque peu hétérogènes, et d'indiquer des orientations précises pour de futurs chantiers communs. Une place plus grande aurait pu également être donnée aux historiens. Sans doute l'instauration d'un dialogue plus équilibré et symétrique entre gestion et histoire dépassait-elle le cadre de ce projet porté par la Fnege⁷ ?

NOTES

1. Fondation nationale pour l'enseignement de la gestion des entreprises.
2. Les huit spécialités de l'agrégation de sciences de gestion sont : comptabilité et contrôle, finance, marketing, gestion des ressources humaines, gestion de production et logistique, gestion des systèmes d'information et communication, gestion juridique et fiscale et management stratégique.
3. Si elle est l'auteure unique de la contribution, le travail qu'elle évoque a été mené avec la sociologue Fabienne Pavis.
4. Bourdieu P. (1984), *Homo academicus*, Paris, Éd. de Minuit.
5. Les auteurs de l'introduction soulignent qu'en raison de son ancienneté, « l'histoire comme discipline présente un avantage d'expérience sur la gestion » (p. 6).
6. Revel J. (dir.) (1996), *Jeux d'échelles La micro-analyse à l'expérience*, Paris, Gallimard-Le Seuil, cité par P. Fridenson (chap. 1, p. 18).
7. É. Godelier écrit ainsi (p. 75) : « Quels enrichissements mutuels la gestion et l'histoire peuvent s'apporter dans l'étude de cet objet complexe qu'est la culture d'entreprise ? Il serait intéressant de présenter en contrepoint les contributions de la gestion, mais la règle de cet ouvrage veut que cet article se centre sur les objets et les méthodes que l'histoire d'entreprise amène dans sa dot en vue d'éventuelles fiançailles. »

AUTEURS

OLIVIA CHAMBARD

Centre Maurice-Halbwachs (CMH ; ENS- EHESS, CNRS) ; université Paris-1